

Défendre une zone contre l'effondrement des prospections minières

Dans les littératures africaines contemporaines, le motif du territoire à défendre contre l'extractivisme minier prend de l'ampleur. L'extractivisme a été récemment défini par Anna Bednik, dans son ouvrage *Exploitation industrielle de la nature : logiques, conséquences, résistances*, comme le nom donné « à toutes les prédatations naturelles » sous forme d'« extraction massive ou intense¹ ».

C'est à ce sujet que je voudrais prendre comme exemple deux romans africains francophones parus récemment, respectivement en 2011 et 2015. Le premier a pour titre *L'Ombre des choses à venir*² et a été écrit par Kossi Éfoui, un écrivain togolais. Kossi Éfoui y parle d'une « frontière » défendue par des populations anonymes dans une forêt menacée par des prospections minières. Ces projets extractivistes sont soutenus par l'État qui oblige chaque jeune homme à passer ce qui s'appelle de manière floue « l'épreuve de la frontière³ », pour défendre ce territoire économique. La guerre frontalière, puisque c'en est une, n'est ainsi jamais évoquée comme telle dans *L'Ombre des choses à venir*. Les jeunes gens ignorent que « l'épreuve de la frontière » consiste en réalité à surveiller des zones de prospections minières contre d'éventuels ennemis. Par ailleurs, ces derniers demeurent invisibles, ce qui cause la folie des apprentis sentinelles forcés d'être perpétuellement sur le qui-vive. Le deuxième

1. Bednik, Anna. *Extractivisme. Exploitation industrielle de la nature : logiques, conséquences, résistances*. Lyon : Le passager clandestin, 2016.

2. Éfoui, Kossi. *L'Ombre des choses à venir*. Paris : Seuil, 2011.

3. *Ibid.*, p. 90-91.

roman a été écrit par un jeune auteur du Congo RDC de 28 ans, Sinzo Aanza, et s'intitule *Généalogie d'une banalité*⁴. Le récit de Sinzo Aanza se situe à Élisabethville, l'ancienne Lubumbashi, capitale de la région minière du Katanga, au sud de la RDC. Les habitants du quartier du Bronx d'Élisabethville décident de creuser sous leurs maisons pour s'enrichir et court-circuiter les accords sur la vente du cuivre passés entre l'État congolais et les multinationales chinoises. Mais plus les habitants creusent et tentent en vain de trouver du cuivre, plus leurs maisons menacent de s'écrouler.

Or, dans les deux romans, ces conflits territoriaux entre les autorités et les populations autour de l'enjeu minier sont rapportés par les voix des différents personnages, donnant lieu à des récits divers qui s'opposent parfois. Ainsi, l'enjeu du conflit semble déplacé : ce qui compte peut-être pour les autorités, c'est moins de s'approprier un lieu concret que de contrôler les discours qui sont produits à partir de celui-ci.

Des territoires touchés par des conflits extractivistes

Dans les deux romans, les habitants ont beau être fascinés par les ressources minières de leur sol, l'eldorado des matières premières se révèle être un véritable miroir aux alouettes. L'ombre des richesses à venir qui y miroite n'est qu'une promesse illusoire. Dès lors, le rêve fasciné flirte inéluctablement avec la déception.

La fascination des habitants pour les prospections minières du pétrole et du cuivre

L'incipit du roman de Kossi Éfoui insiste d'emblée sur la divinisation du pétrole⁵. Cependant, la sacralisation hyperbolique de la manne minière laisse présager des déceptions, en écho au titre pessimiste du roman « l'ombre des choses à venir » :

L'énergie, d'abord, ce n'est pas ça qui manque. Pas depuis qu'on a découvert la « matière première », le

4. Aanza, Sinzo. *Généalogie d'une banalité*. La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs, 2015.

5. Le roman oppose deux périodes : celle de l'Annexion, où un système d'oppression était exercé par une force étrangère, et celle de la Libération, qui serait venue mettre fin aux violences et où tout irait bien puisque l'on a découvert le pétrole. Voir sur ce point l'entretien qu'a donné l'auteur au média en ligne *La Plume francophone* : « Kossi Efoi, Oublie ! et L'Ombre des choses à venir », 7 décembre 2011. [En ligne : <https://la-plume-francophone.com/2011/12/07/kossi-efoui-oublie-et-lombre-des-choses-a-venir/>]. Consulté le 8 janvier 2021.

pétrole, puisqu'il faut l'appeler par son nom, le pétrole dont le surnom familial de « matière première », lorsqu'il est prononcé par les gens d'ici, est empreint d'une timidité sacrée, comme si le naphte national était un dieu, un dieu privé, *home made*, dont Pétrole est le nom propre que nul ne prononce en vain⁶.

Le surnom respectueux et admiratif de « matière première » donné par les habitants entre en conflit avec sa désignation par le narrateur, à travers l'expression ironique de « naphte national ». Cette mention de la matière visqueuse vient déprécier le caractère sacré du Pétrole personnifié et divinisé par le peuple. On voit bien que le premier enjeu consiste à nommer le Pétrole : il s'agit donc pour l'écrivain d'être sacrilège et de nommer la réalité en montrant l'envers du décor de la croyance populaire quasi-religieuse en un miracle économique.

Le caractère collectif de la fascination pour la « matière première » est aussi le point de départ du roman de Sinzo Aanza. Le rêve du cuivre est celui de tout un pays et de toute une vie, car dans le Bronx, tout le monde en parle, tout le monde creuse. La narration prend la forme d'un récit radiophonique et, au début du roman, Madame Maureen raconte comment l'affaire du cuivre a débuté : elle relate que Kafka, un homme désintéressé, enseignant engagé et leader humaniste dans son quartier du Bronx, est venu la trouver pour lui proposer d'investir dans l'entreprise de « carrière artisanale » qu'il projetait de réaliser :

J'ai été interloquée. Tout le monde parle du cuivre ou, plus précisément, de l'argent du cuivre. Pendant plusieurs années, Kafka m'a été sympathique, à cause de la hauteur qu'il prenait vis-à-vis de la sarabande qui avait embrigadé la ville entière dans le rêve du cuivre, l'illusion de ce qu'il est capable de ramener dans les vies modestes⁷.

La description du rêve du cuivre est ensuite reprise par Belladone, une jeune fille du quartier qui a été adoptée par ce fameux Kafka, le maître d'école :

Ça fait des années que les gens reproduisent machinalement ces gestes. Creuser [...] ça fait partie des choses qu'on fait naturellement, ou qui sont devenues naturelles avec la génération de la débrouille. [...] Creuser, c'est aussi jouer au loto. Tout le monde n'est pas censé obtenir le jackpot, mais les gens continuent d'aller taper dans le sol, parce que certains veinards y ont rencontré la vie après quelques coups de bêche⁸.

À travers le champ lexical de l'aléatoire, la recherche du cuivre se donne d'emblée comme

6. *L'Ombre des choses à venir. Op. cit.*, p. 11.

7. *Généalogie d'une banalité. Op. cit.*, p. 20.

8. *Ibid.*, p. 33.

étant vaine et vouée à l'échec. Dès les premières pages, le roman se construit donc sur un vide. D'ailleurs, le rêve de richesse illusoire des habitants du Bronx ne fera que s'abîmer tout au long de l'histoire, à mesure que leurs coups de bêche et leurs vies trouées nous sont racontées.

Ainsi, le décor de l'extractivisme permet aux deux romans de révéler comment les rêves de richesses des populations participent des conflits territoriaux.

La nature des conflits miniers dans les récits et leur arrière-plan réaliste

On trouve chez Saskia Sassen une analyse fine du « nouveau marché global des terres », dans son ouvrage *Expulsions. Brutalité et complexité de l'économie globale*⁹, paru en 2014. Saskia Sassen y explique le fonctionnement du système de transaction de terres achetées à des États pauvres par des États riches et des entreprises multinationales. Le concept-clé de Saskia Sassen est l'expulsion : pour elle, il traduit le fait que « des entités soient captées, retirées du bien commun, de la biosphère, confisquées aux États et à la société, au seul bénéfice d'un système économique omnipotent et profondément inégalitaire¹⁰ ». C'est ce phénomène d'expulsion économique que racontent les romans de Kossi Éfoui et de Sinzo Anza, donnant lieu à des conflits de nature différente.

En premier lieu, dans le cas des creuseurs du Bronx, il s'agit d'un conflit social où la défense des intérêts économiques des populations locales se fait contre un système capitaliste inégalitaire, excluant ces dernières. Le roman de Sinzo Aanza place ainsi son histoire au coeur du Katanga, une province du sud du Congo RDC de la taille de l'Espagne qui renferme de très riches gisements de cobalt, cuivre, fer, uranium et diamant. La complexité de la situation de cette zone est mise en lumière par le documentaire *Katanga Business* de Thierry Michel : d'une part, il y a les creuseurs artisanaux congolais condamnés à être expulsés des concessions et les travailleurs qui ne savent pas très bien s'il est dans leur intérêt de marcher main dans la main avec les patrons ; d'autre part, il y a trois types d'investisseurs en quête de profit, tels les sociétés privées, l'État congolais et les États étrangers dont principalement la Chine et l'Inde. Le roman de Sinzo Aanza nous plonge au coeur de cette guerre économique et sociale puisque les habitants du Bronx veulent pallier la fuite des capitaux en contournant les accords

9. Sassen, Saskia. *Expulsions. Brutalité et complexité de l'économie globale* (2014), Paris : Gallimard, 2016.

10. *Ibid.*

économiques que l'État congolais a passés avec les investisseurs chinois. Ils décident de creuser la terre afin de vendre directement le cuivre à ces derniers. Belladone explique ainsi le problème du Katanga :

L'État a donc choisi les Chinois les plus importants [...] et leur a confié tout le cuivre, toute la terre susceptible d'en contenir. En retour, ils construisent des hôpitaux, des écoles, des bureaux, des hôtels et des routes pour emmener le cuivre en Chine. [...] La Gécamine est morte et l'État ne fait plus travailler les gens dans les conditions de l'époque¹¹.

La Gécamine est l'acronyme de la « Générale des carrières et des mines » qui, après l'Indépendance, a été la grande société d'État exploitant les mines du Katanga, avec monopole étatique sous le régime de Mobutu. Sinzo Aanza explique dans une note que la Gécamine régulaient la vie des habitants des grandes villes de cette région qui tous dépendaient d'elle, travaillaient pour elle, ou étaient sous sa tutelle. Pour des raisons peu claires sous Mobutu, le secteur minier s'est délité, conduisant à la privatisation et à l'accaparement des mines par des investisseurs étrangers.

En second lieu, dans le cas des frontaliers de Kossi Éfoui, il s'agit d'un conflit de nature écologique, mêlé à des enjeux économiques. Kossi Éfoui montre que l'épreuve de la frontière pour protéger les prospections minières est, comme pour le « Pétrole », un enjeu de nomination. Il s'agit à tout prix pour les autorités de ne pas prononcer le mot « guerre ». À cet égard, les circonvolutions dans le discours du mentor du narrateur illustrent les stratégies d'évitement des termes belliqueux :

[...] le but est contenir des populations non pas rebelles mais rétives, des populations qu'un attachement atavique et affectif à la forêt rend rétives à l'avancée de la prospection minière, source du bonheur communautaire auquel sont visiblement réfractaires ces populations¹².

L'« épreuve de la frontière », sorte de service militaire imposé par l'État, se révèle en fait être une mission de protection d'un futur pipeline contre des opposants fantômes, comme le raconte le narrateur :

[...] les jeunes gens valides qui constituaient cette force dissuasive [...] étaient [...] appelés [...] à avancer en rangs serrés le long de tracés invisibles dans l'humus des forêts, des tracés de futurs pipelines

11. *Généalogie d'une banalité*. Op. cit., p. 39.

12. *L'Ombre des choses à venir*. Op. cit., p. 91.

qui n'existaient encore que sous la forme de pointillés sur des cartes, à pister et à repérer ceux qu'on appelait les frontaliers et que ces jeunes apprendront bien vite à appeler « l'ennemi invisible »¹³.

La défense de la frontière et du pipeline est forcée : il s'agit d'une décision étatique. L'invisibilité du pipeline souterrain fait écho à celle des frontaliers, des ennemis qui ne se laissent jamais voir et qui semblent faire corps avec la nature spoliée. On peut y voir une allusion au projet du Gazoduc d'Afrique de l'Ouest, le GAO¹⁴, chargé d'approvisionner le Bénin, le Ghana et le Togo depuis les champs gaziers du Nigéria. Il a été mis en activité dans les années 2000, mais son fonctionnement est loin d'être satisfaisant, ce qui génère des tensions entre les pays frontaliers.

L'arrière-plan réaliste des deux romans montre donc comment les négociations entre de grandes entités invisibles, étatiques ou multinationales, excluent les populations locales : la notion d'expulsion mise en avant par Saskia Sassen est donc opératoire dans ces conflits ayant pour thématique commune l'énergie. Ainsi les romans racontent-ils la lutte informelle que les populations engagent face à des acteurs stables et institutionnalisés.

Des ZAD aux allures de champs de bataille

Dans le roman de Kossi Éfoui, la frontière est une ligne de démarcation, tout comme le Bronx du roman de Sinzo Aanza. À l'origine en effet, ce quartier pauvre était « une zone neutre », « un cordon sanitaire de sept cent mètres de large¹⁵ » destiné à préserver la ville européenne coloniale des épidémies causées par l'insalubrité de la ville africaine. Ces deux espaces romanesques deviennent en quelque sorte des ZAD, où s'inventent des modes de défense particuliers.

Les zadistes frontaliers dans le roman de Kossi Éfoui

La Zone à Défendre est la ligne du pipeline, une ligne qui se fait *frontier*, c'est-à-dire un

13. *Ibid.*, p. 93.

14. Mieu, Baudelaire. « Hydrocarbures : Ouest-Africains, ne comptez pas sur le pipeline ! » in *Jeune Afrique*, 6 novembre 2014 [En ligne : <https://www.jeuneafrique.com/5519/economie/hydrocarbures-ouest-africains-ne-comptez-pas-sur-le-pipeline/>]. Consulté le 8 janvier 2021.

15. *Généalogie d'une banalité. Op. cit.*, p. 31.

front pionnier selon la définition de l'historien américain Turner¹⁶. Les acteurs du conflit sont les frontaliers et les jeunes gens réquisitionnés, ainsi que l'État et le système économique pétrolier. À ces acteurs plus ou moins identifiables s'ajoute le « bonheur communautaire¹⁷ », l'idéal brandi par la propagande étatique qui joue un rôle important dans les stratégies conflictuelles¹⁸.

La véritable fonction des frontaliers, ces ennemis invisibles, n'est jamais révélée dans le roman. Ils ressemblent fortement à des zadistes, c'est-à-dire des « acteurs collectifs [qui] choisissent de rester largement informels¹⁹ » selon la définition de Philippe Subra dans *La Géopolitique locale*. Et ce caractère informel ne va pas sans poser problème car « comment anticiper le comportement d'un adversaire insaisissable²⁰ ? » La *guérilla* des frontaliers se révèle en effet traumatisante pour les populations enrôlées de force. Ikko, le frère adoptif du narrateur, qui revient de l'épreuve de la frontière, en devient d'ailleurs définitivement fou. Il raconte comment les jeunes gens envoyés sur la frontière cèdent à une peur panique et se mettent à tirer à l'aveugle sur les arbres derrière lesquels ils pensent que les frontaliers se cachent. Ceux qui reviennent de la frontière, comme le personnage d'Ikko, sont appelés les « désaxés », parce qu'ils sont traumatisés par leur expérience d'une guerre dont nul ne reconnaît l'existence. La folie gagne donc à la fois les jeunes gens qui subissent l'épreuve de la frontière dans le roman de Kossi Éfoui et les habitants du Bronx dans le récit de Sinzo Aanza. Les uns scrutent les arbres et les perforent de leurs balles, les autres mutilent la terre de leur quartier sans que rien les arrête.

Les zadistes fous du Bronx dans le roman de Sinzo Aanza

Les acteurs du conflit économique autour du cuivre sont multiples : il y a les habitants du Bronx qui sont individualisés comme Kafka, Le Cheminot, Tutu Jean ou Vieux Z, et qui

16. Turner, Frederick Jackson. *The Significance of the Frontier in American History* (1894). Eastford : Martino Fine Books, 2014. En 1893, Turner définit la notion de « frontier » sur le modèle de la conquête de l'Ouest en Amérique.

17. *L'Ombre des choses à venir*. *Op. cit.*, p. 91.

18. « [...] il faut accorder une grande attention aux *représentations* de ces différents acteurs, car ces idées jouent un rôle essentiel en influant sur leurs stratégies ou en leur permettant de faire basculer l'opinion publique de leur côté ». Voir Subra, Philippe. *Géopolitique locale. Territoires, acteurs, conflits*. Paris : Armand Colin, 2016, p. 13.

19. *Ibid.*, p. 15.

20. *Ibid.*

creusent ; il y a l'État et les Chinois qu'on ne voit pas dans le roman, qui sont seulement nommés. Il y a aussi Petit Pako, un jeune débrouillard chargé de vendre le cuivre directement aux Chinois, qui fait croire aux habitants qu'il trouve de quoi remplir des sacs entiers de cuivre, mais que personne ne voit jamais. Contrairement au combat entre l'État et les frontaliers où les forces en présence étaient exclusives, il y a ici coexistence des différents acteurs, ce qui opacifie le conflit. À ces acteurs identifiables s'ajoute le désir du cuivre : la représentation idéale que les habitants ont de leur sous-sol les conduit à inventer des modes de défense désespérés autodestructeurs.

Tout se passe comme si les habitants du Bronx prenaient à rebours le mouvement *Nimby* (*Not in my Backyard* = *pas dans mon arrière-cour*²¹) des opposants à l'extractivisme, en creusant justement dans leur cour. Aussi le quartier est-il un bronx au sens figuré, c'est-à-dire une pagaille hors de contrôle, et il devient davantage une Zone À Détruire. « La terre est bien tombée et je sais que c'est fini » dit Belladone depuis le fond d'un trou où elle se prostitue en se donnant aux creuseurs. Ce sont ses derniers mots, alors qu'elle étouffe sous la poussière et la boue.

Dans les deux romans, puisque les ennemis sont invisibles, la violence se retourne contre l'espace par le biais des trous dans la terre et des tirs désespérés contre les arbres. Ainsi, dans ce conflit mené à l'aveuglette, les modes de défense ne peuvent être que chaotiques, transformant ces ZAD romanesques en véritables champs de bataille.

Écriture des conflits et écriture de l'effondrement : le cas du Bronx

L'espace : conflit hyperlocal pour la terre et effondrement spatial

À la fin du roman, la description du quartier troué de toute part se fait apocalyptique :

Le quartier ressemblait à une feuille de manioc. Ses nervures rampaient entre les baraques, roulaient dans les ruelles, culbutaient parmi les tertres que faisait la terre sortie des trous. Une fillette se brisa la jambe dans une crevasse qui s'était ouverte d'une seule venue dans la ruelle. On aurait dit que c'était du fait du soleil. Il n'y avait que lui et les pas de la petite fille qui opprimaient le sol. On accusa le soleil. [...] Vieux

21. Sur ce point voir Subra, Philippe. *Géopolitique de l'aménagement du territoire*. Paris : Armand Colin, 2007, p. 127.

Z n'était pas de cet avis. Il soutint vigoureusement que cela venait de dessous, des coups des pioches gloutonnes que les voisins tapaient sous leurs maisons. [...] La terre portait à ce moment-là des déchirures si longues et si grosses pour certaines qu'on aurait dit, comme Vieux Z, qu'elles ramenaient à la surface du sol les douleurs et les marques des coups métalliques que les voisins pratiquaient dans ses entrailles suffoquées²².

La terre est personnifiée : marquée par la violence, elle la renvoie contre ceux qui l'exercent. La violence des trous se retourne contre les habitants, comme la petite fille, alors qu'ils cherchent un ennemi invisible et accusent le soleil. À l'effondrement spatial correspond l'effondrement moral des habitants, incapables de reconnaître leur responsabilité. À les entendre, c'est l'univers qui s'est ligué contre eux : leur aveuglement signe un effondrement suprême, car ils ne voient pas que la défense de leurs intérêts mène à la ruine de leur lieu de vie. Seul Vieux Z semble l'avoir compris mais sa considération pour la terre n'est pas entendue.

Pourtant, ce que Vieux Z dit des douleurs éprouvées par la terre dominée est fondamental. En effet, il remet en question ce que Malcom Ferdinand appelle *l'habiter colonial* de la terre, qui suppose une « relation d'exploitation intensive de la nature et des non-humains²³ », à des fins mercantiles. L'exemple des habitants du Bronx révèle surtout les conséquences de *l'habiter colonial*, qui « entraîn[e] des pertes de relations matricielles à la Terre : des *matricides*²⁴ ». La description évoque bien une véritable tuerie – un écocide. L'oppression du sol se déploie selon les lignes des « nervures », de la « crevasse » et des « déchirures », comme autant d'images violentes peignant une éviscération, que la métaphore des « entrailles suffoquées » vient exacerber. Cependant, si dans *l'habiter colonial* l'appât des richesses à extraire des sols conduit les colons à venir habiter un lieu, ce n'est pas le cas des habitants du Bronx. Ces derniers ne se sont mis à chercher du cuivre sous leurs habitations qu'après y avoir longuement et pauvrement vécu. À la fois destructeurs brutaux et martyrs engloutis par la terre, les creuseurs de *Généalogie d'une banalité* incarnent en fait l'injustice criante d'un système extractiviste où les plus pauvres sont condamnés à des *matricides*, dont ils seront les premières victimes.

22. *Généalogie d'une banalité. Op. cit.*, p. 265-266.

23. Ferdinand, Malcom. *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Paris : Seuil, 2019, p. 56. Sur l'écologie décoloniale, voir aussi le dossier « Écopoétique transculturelle » du collectif ZoneZadir, in *Littérature*, n°201, mars 2021 (à paraître).

24. *Ibid*, p. 44.

Les personnages : conflit idéologique et effondrement intérieur

Devant le quartier qui s'effondre littéralement sous ses pieds, le maître demande à ses élèves de réciter son texte, *Frappez, camarades*, devant les trous pour continuer d'encourager les creuseurs, en leur intimant « de reprendre et de reprendre et de reprendre²⁵... » Le personnage de Kafka, le maître d'école instruit est lui-même gagné par la folie du cuivre. Alors qu'il était pourtant présenté au début du roman comme l'homme le plus sensé et le plus désintéressé du quartier, plaçant tous ses espoirs dans le pouvoir électoral du peuple et son éducation, le voilà qui mène la cadence des coups de pioches. À la fin du roman pourtant, le narrateur précise que « le cuivre était désormais la seule boussole de sa vie et son unique justification²⁶ ». Comme Ikko, le frère du narrateur dans le roman de Kossi Éfoui, le Maître Kafka est désaxé : il est frappé par la folie, celle qu'Érasme appelle la « fille adoptive » des hommes parce que « l'esprit humain est ainsi fait que l'illusion a plus de prise sur lui que la réalité²⁷ ». Ici, il s'agit de l'illusion de la richesse qui détruit toute la vie d'un quartier. Aussi le roman s'élabore-t-il sur ce rêve vain, comme une épopée burlesque qui chante les pioches et le combat d'un maître d'école, à la fois exalté par la perspective de gagner de l'argent et poussé par la nécessité.

En outre, les trous qui jonchent le récit de Sinzo Aanza procèdent d'un double mouvement d'exhumation et de forage. D'une part, la geste tragi-comique du cuivre met au jour la folie des creuseurs du Bronx et, derrière elle, la fureur du système capitaliste global – que Philippe Pignard et Isabelle Stengers envisagent d'ailleurs comme une véritable entreprise de sorcellerie²⁸. À ce titre, *Généalogie d'une banalité* déterre les formes coloniales – économiques et écologiques – qui persistent²⁹ et sévissent dans des périphéries pourvoyeuses de matières premières, en faveur des pays nantis³⁰. D'autre part, on pourrait suivre l'hypothèse

25. *Généalogie d'une banalité*. *Op. cit.*, p. 266.

26. *Ibid.*, p. 186.

27. Érasme. *Éloge de la Folie* (1509). Paris : Bureaux de la Bibliothèque nationale, 1899, p. 80.

28. Voir Pignard, Philippe et Stengers, Isabelle. *La Sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenchantement*. Paris : La Découverte, 2007, p. 73.

29. À ce sujet, on pourra se référer aux études postcoloniales et décoloniales, notamment aux travaux d'Achille Mbembe et de Walter D. Mignolo. Voir Mbembe, Achille. *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala, 2000 et Mignolo, Walter D. *The Dark Side of Western Modernity : Global Futures, Decolonial options*. Durham : Duke University Press, 2011.

30. Voir Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz : « Capitalocène. Une histoire conjointe du système Terre et des systèmes-monde » in *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*. Paris : Seuil, 2013, p. 247-279.

d'Elara Bertho qui suggère de saisir la valeur métalinguistique de la chanson du Maître Kafka encourageant les habitants du Bronx à creuser, dans l'espoir que « Le monde racontera au monde / Le dit de [leurs] bêtes clochardes ». D'après Elara Bertho, l'ironie mordante qui plane sur le roman de Sinzo Aanza permet de « forer les grands récits collectifs³¹ », à l'instar du chant des sirènes de l'économie capitaliste et des propagandes étatiques qui le soutiennent. Ainsi, en exhumant et en forant les raisons économiques, à petite comme à grande échelle, qui conduisent ces creuseurs appauvris à la mort – fait divers le plus banal s'il en est –, le récit retrace bien la *Généalogie d'une banalité*.

Le texte : conflit des discours et effondrement de la parole autoritaire

La narration romanesque *accuse* la situation d'effondrement économique, politique et social du Bronx : elle *accuse* au double sens du terme, c'est-à-dire qu'à la fois elle incrimine et qu'elle accentue. En effet, les défaillances d'un système autoritaire sont invitées à comparaître sur la scène romanesque : celle-ci devient une zone polyphonique au sein de laquelle tous les acteurs peuvent prendre la parole, donner leur version des faits, à égalité, comme dans un tribunal. C'est pour ces raisons que Sinzo Aanza choisit la forme d'un récit radiophonique pour son roman. La narration est ainsi régulièrement interrompue par le speaker qui censure, nuance ou reformule ce que les habitants du Bronx racontent. Par exemple, dès le début, Madame Maureen est interrompue dans la présentation qu'elle fait de la situation du quartier :

De fil en aiguille, entre incompétence, débrouille, clientélisme, crises économiques et politiques, faiblesses de l'État, une culture administrative perverse et puante est née ici. Résultat, le pays est dans le caca. [...] Ce pays est d'ailleurs ahurissant pour les rondeurs de ses dirigeants et de ses citoyens qui ont réussi en général. [...]

Chers auditeurs, il est sept heures et quart et comme toutes les sept heures et quart, vous allez suivre la rediffusion du grand reportage du journal de vingt heures. Nous vous rappelons qu'il a été question, dans le grand reportage d'hier donc, de comment des citoyens de l'Est de notre pays ont aidé et continuent d'aider les pays voisins de l'Est à se prévaloir de nos productions agricoles et minières. [...] Il faut que le pays arrête d'échapper aux autorités et que le coltan, le cuivre, le café et les bananes arrêtent d'échapper aux autorités, il faut même que les femmes de l'Est arrêtent

31. « Cacophonies de la mémoire et éblouissements impériaux (Sinzo Aanza, *Généalogie d'une banalité*) » in *Francofonia*, n°76 (*Les Enjeux de la mémoire dans la littérature et les arts contemporains de la République démocratique du Congo*), printemps 2019, p. 90. Concernant cette publication, voir Desquilbet, Alice : « 'Les Enjeux de la mémoire dans la littérature et les arts contemporains de la République démocratique du Congo', dir. Éloïse Brezault, *Francofonia*, n° 76, printemps 2019, Olschki Editore, 2019 » in *Continents manuscrits*, 18 février 2020. [En ligne : <http://journals.openedition.org/coma/5217>]. Consulté le 8 janvier 2021.

d'échapper aux autorités. Suivez³² !

L'allusion grivoise décrédibilise la voix autoritaire et montre que l'accusation contre les pays de l'Est dont il est question répond en fait à l'accusation de Madame Maureen contre ceux qui profitent grassement du système : en évitant de la contredire directement et en accusant les pays voisins de profiter des productions, le speaker ne fait que conforter la justesse de la description de Madame Maureen. Ainsi, en rapportant simplement les différents points de vue sur une zone minière, le roman devenu polyphonique montre comment s'effectue le contrôle des discours sur cette zone et il fait s'effondrer d'elle-même toute parole autoritaire. Il révèle ainsi l'injustice du système extractiviste en se faisant porteur de toutes les voix conflictuelles et en devenant lui-même une zone de conflits des discours. Finalement, le conflit se joue donc aussi dans le périmètre du discours.

Au niveau poétique : conflit de visions du monde et éloge de la folie des creuseurs

En fin de compte, le rêve illusoire du cuivre que poursuivent les creuseurs dans le roman de Sinzo Aanza peut être lu de manière métatextuelle. *Généalogie d'une banalité* raconte l'histoire d'une chimère, dans un récit qui est lui-même fictionnel. L'intrigue est bien construite sur un fantasme sans fondement réel. Pourtant, ce vide est comblé par l'imagination débordante des personnages, donnant naissance à un récit de près de 300 pages : une fois la lecture achevée, on est donc invité à reconsidérer le caractère fou ou vain de l'imagination des habitants du Bronx, sans laquelle il n'y aurait pas eu de récit. Aussi, à travers l'imagination débridée des habitants, dans un jeu métaromanesque, la fiction nous parle de sa propre puissance fabuleuse.

À ce titre, dans le combat contre l'injustice extractiviste, le roman se place du côté des rêveurs, même s'il se moque tendrement de ses creuseurs. Il s'agit d'un conflit entre plusieurs visions du monde : des existences humaines qui ne vivent que d'espoir fou contre un système fait de « "formations" prédatrices, qui combinent élites et capacités systémiques³³ », pour reprendre les mots de Saskia Sassen. Parce qu'elle est par essence inégale, la lutte concrète et

32. *Généalogie d'une banalité. Op. cit.*, p. 26.

33. « Ma thèse est la suivante : nous observons la constitution non pas tant d'élites prédatrices que de "formations" prédatrices qui combinent élites et capacités systémiques ». Voir Sassen, Saskia. *Expulsions. Op. cit.*, p. 26.

locale que les creuseurs mènent contre un système international opaque ne peut que mener à l'échec. C'est donc un combat chimère contre chimère qu'il faut mener, et c'est pourquoi l'imagination garantit une lutte à armes égales. Le roman laisse ainsi au Vieux Z, un personnage attendrissant au langage bien particulier, le soin de conclure :

[...] moi je peux dire que Tutu Jean [...] il est resté dans son trou et la pluie lui a dit que je mange les gens qui restent dans le trou, et les autres voisins ils vont arrêter de creuser le moment où ils vont mourir dans leurs trous, en plus de cela je peux vous dire que ces trous vont un jour donner beaucoup le métal [...]. Kafka il disait aussi que si nous échouons ce que nous faisons ce n'est pas grave à cause que nous avons fait ça quand même, l'important il disait c'est de faire la décision qu'on a voulu faire. Un moment je me suis dit : Aye, on ne va pas avoir le cuivre ! Mais j'ai continué à creuser pour retrouver les sentiments que j'avais quand je pensais qu'on va avoir le cuivre et devenir les riches. C'était dans l'odeur mouillée de la terre dans l'odeur et la sensation de sueur et aussi dans la fatigue que je retrouvais les sentiments du rêve, je me disais que là je touche mon rêve ou c'est mon rêve il me touche avec la sueur qui colle dans mon dos, mes aisselles, mon cou, partout partout, et la terre qui chatouille dans les poils et les mollets³⁴.

De la même façon qu'il s'était montré attentif à l'égard de la douleur de la terre qui se défendait des coups de pioches que lui donnaient les habitants du Bronx, Vieux Z accorde ici de l'importance à la dévoration de la pluie qui s'abat sur les creuseurs et les engloutit. À cet égard, le martellement du terme *trou* vient miner sa logorrhée. Les trous représentent à la fois la mort annoncée des personnages qui creusent leur propre tombe et la quête infinie des rêveurs qui persistent à creuser. De plus, cet extrait final souligne la clairvoyance du personnage de Vieux Z. Si la syntaxe troublée de sa logorrhée suggère son manque d'habileté discursive, elle crée également des épiphanies poétiques et non moins criantes de vérité. Par exemple, on peut relever la manière dont Vieux Z décrit ses voisins qui « vont arrêter de creuser le moment où ils vont mourir », pour en proposer une double-lecture. Selon que l'on comprend *le moment où ils vont mourir* comme une périphrase temporelle ou comme une métaphore spatiale, on peut entendre soit que les voisins arrêteront de donner des coups de pioche quand ils mourront, soit qu'ils sont en train de causer leur propre perte en s'enterrant eux-mêmes. Enfin, l'aspect accidenté de la syntaxe de Vieux Z pourrait également faire entendre son essoufflement, puisqu'on l'imagine en train de creuser la terre comme il parle. Les sensations du toucher et de l'odorat confondent la sueur de Vieux Z et l'humidité de la terre, tout comme son rêve se fond dans *les sentiments du rêve*. Tous deux enfoncés dans la matière terrestre, le rêveur et son rêve ne font plus qu'un. Dans une certaine mesure, la

34. *Généalogie d'une banalité. Op. cit.*, p. 282-283.

chimère de Vieux Z « *fait sens* », moins parce qu'il apparaîtrait logique mais dans la mesure où il « chercherait à être fidèle [...] au monde sensuel lui-même, et aux autres corps, aux autres êtres qui nous entourent³⁵ ». Malgré la folie du mirage cuivré, l'aspect sensible des illusions de Vieux Z et des habitants du Bronx les arrime concrètement à la terre, comme l'espoir les rattache à la vie³⁶.

Alice Desquilbet, THALIM

Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle

35. Abram, David. *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. Paris : La Découverte, 2013, p. 337.

36. Sur l'espoir et notamment la métaphore des lucioles dans *Généalogie d'une banalité*, voir Bertho, Elara. « Des lucioles au fond des trous : 'Généalogie d'une banalité', de Sinzo Aanza » in *Diacritik*, 25 juillet 2016. [En ligne : <https://diacritik.com/2016/07/25/des-lucioles-au-fond-des-trous-genealogie-dune-banalite-de-sinzo-aanza/>]. Consulté le 8 janvier 2021.